



SIDONIE L'IRONISTE

Laurie Laufer

► To cite this version:

Laurie Laufer. SIDONIE L'IRONISTE. L'Unebévue, 2015, Au loin l'Oedipe, 33, pp.21-42. hal-01411262

HAL Id: hal-01411262

<https://hal.science/hal-01411262>

Submitted on 9 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SIDONIE L'IRONISTE

Laurie Laufer

Notre manière d'exclure est à l'œuvre précisément là où nous nous faisons gloire de notre don d'universelle compréhension.

Maurice Blanchot¹

Et si la théorie et la pratique psychanalytiques ne se produisaient que par leurs ratages, leurs égarements, leurs moments erratiques ? Le texte « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine »² de Freud est un entrelacs de tensions et de contradictions, un écrit qui donne la texture de l'acte analytique freudien, de son style donc. Ledit « cas de la jeune homosexuelle » est le nécessaire ratage de Freud. La réussite d'un ratage se manifeste dans les déplacements subjectifs, les permutations de place et les changements de discours qu'il opère pour les protagonistes en scène. Que se passe-t-il pour qu'un épisode de quelques séances avec une jeune femme de 18 ans « belle et intelligente » selon les termes de Freud, qui « poursuit une "dame du monde" » de sa tendresse »³ et qui ne demande rien, — son père vient demander à Freud de « ramener dans la norme sa fille », — ait suscité notamment chez Lacan des prolongations théoriques notables⁴. Comment à peine une trentaine de pages d'écriture (on appellerait cela aujourd'hui une vignette !) de ce qui n'est pas un cas ont-elles pu produire tant de commentaires ?⁵ Le texte sur « la jeune homosexuelle » donne davantage à comprendre les ressorts de la technique analytique concernant l'idée même d'une efficacité (ou inefficacité) psychogénétique que de l'homosexualité féminine. Dans ce texte, Freud ne cesse de faire le constat que « la manière même de poser la question » de la différence entre « homosexualité acquise ou homosexualité innée » est « stérile et inadéquate ». Avec ladite « jeune homosexuelle », Freud est comme Christophe Colomb et les Indes. Il découvre une terre extraordinaire, qu'il croit ou qu'il espère être les Indes. Il se trouve en Amérique et ne le sait pas lorsqu'il y arrive. Son récit de l'étiologie de

l'homosexualité féminine (déception et défi face au père, la dame est un substitut (incestueux) de la mère, la mère est un obstacle, désir d'enfant du père et déception de voir sa mère accoucher, désistement, complexe de virilité), représente les Indes, ce qu'il imagine d'une terre psychanalytique prompte à dévoiler le sens et les causes d'une « catégorie » sexuelle. Freud, l'alter ego de Christophe Colomb, s'avère ici un découvreur extraordinaire d'une terre qu'il a dessinée sur la carte, et qui n'a rien à voir avec le territoire. Freud invente « la jeune homosexuelle ». Comme l'écrit Jean Allouch : « Les noms choisis pour parler d'un cas ne sont pas des noms mais des sténographies de fantasmes (de là leur succès) : « l'homme aux loups », « l'homme aux rats », ces désignations, qui évoquent le fantastique, assignent le sujet dans un fantasme dont rien ne garantit qu'il soit le sien, mais dont tout indique qu'il est une construction de leur analyste. Et ces fantasmes circulent d'un commentateur à l'autre. Le fait que les versions s'empilent tire l'analyse du côté d'une herméneutique, voire fait disparaître l'analyse dans l'herméneutique. L'herméneutique est une des grandes malédictions pour l'analyse. Il arrive pourtant, mais fort rarement, sur ce registre des publications, qu'un cas soit bouclé (de même que l'interprétation d'un rêve, équivalente, selon Freud, à celle d'un rébus *Bilderschrift*). La raison de cette rareté tient au fait que le cas n'avait rien à faire dans le domaine public et qu'il s'agit donc d'une sorte de rattrapage. On n'en a pas fini, par exemple, de rattraper la publication du cas de la « Jeune Homosexuelle ». Comme le disait avec humour Lacan aux auditeurs de son séminaire : « quand vous avez fait une bêtise (et publier un cas en est une), il ne vous reste plus qu'à en faire une autre pour tenter de corriger la première »⁶.

Sidonie n'est pas homosexuelle, Sidonie est lesbienne

Pourquoi Freud accepte-t-il une aventure analytique à propos de laquelle il dit lui-même qu'il avait plusieurs raisons de se sentir mal à l'aise ? Il écrit : « Le médecin n'avait pas affaire à une situation que l'analyse requiert : [...] quelqu'un, par ailleurs maître de soi, souffre d'un conflit interne auquel il ne peut mettre fin tout seul, si bien qu'il finit par venir chez le psychanalyste à qui il se plaint de la chose et demande son aide. Alors le médecin travaille main dans la main avec l'une des parties de cette personnalité pathologiquement divisée en deux, contre l'autre partenaire du conflit »⁷. Sidonie ne souhaite pas rencontrer le Professeur Freud. Elle lui dit clairement qu'elle « ne peut se représenter aucune autre façon de devenir amoureuse »⁸. La demande émane du père de la jeune fille. Freud sait qu'il s'agit là d'un

premier facteur défavorable. Freud poursuit pour expliquer son ratage : « D'autres faits devaient être pris en compte comme facteurs défavorables : la jeune fille n'était pas une malade – elle ne souffrait pas pour des raisons internes, elle ne se plaignait pas de son état – et la tâche commandée ne consistait pas à résoudre un conflit névrotique, mais à faire passer l'une des variantes de l'organisation sexuelle génitale dans l'autre de ses variantes. Cette opération, la suppression de l'inversion génitale ou homosexualité, ne s'est jamais présentée, d'après mon expérience, comme quelque chose de facile »⁹. Elle n'est pas malade, ni névrosée, ni hystérique : « la jeune fille n'avait jamais été malade », « elle n'apporta pas dans l'analyse de symptôme hystérique »¹⁰. Le fait que le choix d'objet homosexuel ne peut être changé est un facteur défavorable supplémentaire. Freud écrit : « en général transformer un homosexuel pleinement développé en un hétérosexuel est une entreprise qui n'a guère plus de chances d'aboutir que l'opération inverse, sinon que pour des raisons pratiques cette dernière n'est jamais tentée ». Et Freud de rajouter : « si jamais l'homosexuel se soumet à un traitement, c'est qu'il y a été poussé par des motifs principalement extérieurs, à savoir les inconvénients et les dangers sociaux de son choix d'objet »¹¹.

Ainsi de l'avis-même de Freud, il y a plusieurs (au moins trois) points de départ défavorables au plan de la technique analytique :

- La demande vient du père ; la jeune fille ne demande rien et ne cache pas son amour pour la dame.
- La jeune fille n'est ni malade, ni névrosée, ni hystérique, ne souffre pas de symptômes.
- Transformer une homosexualité en hétérosexualité n'est « pas chose facile », voire « n'est pas possible ».

La « jeune homosexuelle », pour Freud comme pour Lacan, est le paradigme de l'homosexualité féminine, avec son édifice étiologique et logique. Selon Freud, l'homosexualité féminine est un défi lancé aux hommes, une déception et une vengeance contre le père, une rivalité œdipienne. Elle s'organise comme désistement au profit de la mère, désistement vengeur et revanchard. Freud envisage l'homosexualité féminine comme une défense sur le modèle de la défense hystérique. Défense et déception donc. Pour Lacan, l'homosexualité féminine s'oriente sur une déception qui renforce la demande d'amour¹². La jeune homosexuelle est « frustrée du phallus symbolique, elle a trouvé le moyen de maintenir son désir sur la voie de la relation imaginaire à la dame »¹³. Logique de déception œdipienne pour Freud, logique phallique dans laquelle elle régresse au phallus imaginaire, pour Lacan, la jeune homosexuelle, déçue, frustrée, défie les hommes, son père, puis Freud. C'est ainsi que ledit « cas de la jeune homosexuelle » est devenu

l'emblème freudien de l'homosexualité féminine. Les préjugés théoriques, qui ont pris cette monographie au pied de la lettre, sont encore très tenaces¹⁴.

C'est donc avec les coordonnées d'une psychanalyse réglée sur la rivalité œdipienne et sur le phallus que l'homosexualité féminine, vue par Freud et Lacan n'a cessé d'être appréhendée, au point où on peut même conjecturer que Lacan évacue l'homosexualité féminine en disant que ce (ça) qui aime une femme est hétérosexuel¹⁵. Est-ce à dire que l'amour d'une femme pour une femme n'existe pas ? L'amour des femmes pour les femmes, c'est le hors-champ comme l'écrit Sandra Boehringer dans son ouvrage sur l'homosexualité féminine dans l'Antiquité¹⁶.

La jeune homosexuelle est donc sur la défensive, déçue, frustrée, défiante, régressive, revancharde. Qu'importe si elle dit d'elle qu'elle est « innocente » !¹⁷

Ledit cas de la jeune homosexuelle est, en fait, inthéorisable pour Freud. La jeune homosexuelle indique qu'il est peut-être difficile pour la psychanalyse de fonder une théorie de l'amour alors même que c'est sur l'amour que se fonde sa pratique¹⁸. Une théorie de l'amour qui soit au-delà de la théorie narcissique de l'amour. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles Freud préfère « laisser tomber » la jeune homosexuelle. Sidonie Csillag¹⁹ aime la baronne Puttkamer, et elle est prête à être conciliante avec son père en allant voir Freud. Sidonie n'est pas comme Dora, le père œdipien ne l'intéresse pas. Dora, l'hystérique, dont, selon la théorie freudienne, l'homosexualité recouverte par une bisexualité résoudra le problème²⁰. Freud tente bien d'évacuer l'homosexualité de la jeune fille par la bisexualité²¹, mais il trébuche sur l'amour de Sidonie pour les femmes.

À cette époque, Freud ne cesse de vouloir trouver une psychogénèse de l'homosexualité féminine. Alors même qu'il répète à plusieurs reprises dans son texte que la jeune fille n'est ni hystérique, ni névrosée il tente, pourtant, de la faire entrer dans le schéma des hystériques qui ont inventé la psychanalyse œdipienne. Il y a deux forçages dans ce texte : l'hystérie avec son père œdipien et le modèle de l'homosexualité masculine. Sidonie n'entre dans aucun de ces modèles. Avec la jeune homosexuelle, Freud n'arrive pas à déplacer ses préjugés théoriques. Même si ce ne sont pas vraiment des préjugés normatifs concernant la sexualité ou l'homosexualité, ce sont des préjugés théoriques et ce cas, écrit Freud, lui a bien permis « d'acquérir une complète confirmation de ces constructions »²². « Embringué » selon le terme de Jean Allouch, dans ces préjugés théoriques, Freud ne met pas en perspective l'enjeu de cette analyse : l'amour entre femmes. La question n'est pas de savoir

pourquoi ni comment la jeune fille est homosexuelle, mais quelle est la leçon d'amour lesbien que Sidonie donne à Freud. Sidonie, lesbienne, peut faire entendre une musique de l'amour d'une femme pour une femme. Les ouvrages de Jean Allouch : *La psychanalyse érotologie de passage*, *Discours psychanalytique*, *discours lesbien* et *L'amour Lacan*²³, font entendre ce que ledit « cas de la jeune homosexuelle » met en perspective : la pratique analytique confrontée à une impossible théorie de l'amour alors même qu'elle se fonde sur l'amour. Une des leçons de la jeune homosexuelle est l'art d'aimer en psychanalyse.

L'impossible cas de Sidonie met non pas le Professeur Freud au défi ou à la place du père ou autre chose encore. Il indique qu'il y a là une voie à ouvrir et à travailler, celle de l'amour. Sidonie est l'amoureuse. Lorsqu'elle fait le geste de baiser la main de Freud et qu'il se dérobe, il refuse cette mise en scène de l'amour courtois. Freud, dans ce refus, se désiste.

Le baisemain de Sidonie, l'ironie de Sidonie.

Dans leur livre sur Sidonie Csillag, Ines Rieder et Diana Voigt rapportent que « la première fois (qu'elle va chez Freud), Sidonie était tellement excitée qu'elle a fait une révérence en entrant et voulait honorer Freud d'un baisemain ; ce qu'il a refusé d'un geste. C'est la seule fois où elle l'a vu sourire. Depuis il est très sérieux et tout à fait inaccessible. Pourtant il n'est pas antipathique »²⁴. Pas antipathique, mais il se dérobe quand même, le fameux professeur. Freud s'est dérobé au jeu de l'amour ironique que lui propose la jeune femme : pas de baisemain et un sourire furtif aussitôt recouvert de sérieux.

Le baisemain (*der Handkuss*) est dans la bourgeoisie une marque de respect, c'est le terme que Freud emploie à deux reprises dans son texte : « J'ai signalé que la jeune fille dans son rapport à la dame qu'elle vénérât, écrit-il, adoptait le type masculin de l'amour. Son humilité, sa tendresse sans exigences, *che poco spera et nulla chiede*, sa félicité lorsqu'il lui était permis d'accompagner la dame un bout de chemin et de lui baiser la main au moment de la quitter »²⁵. Et Freud de rajouter : « J'avais en partie fait dépendre le pronostic de cette question : jusqu'où la jeune fille était-elle allée dans la satisfaction de sa passion ? La réponse que j'obtins pendant l'analyse sembla à ce point de vue favorable. Le plaisir qu'elle avait pris avec les objets de ses transports n'avait jamais dépassé quelques baisers et quelques étreintes : sa chasteté génitale, si l'on peut dire, était demeurée intacte. La dame du demi-monde en particulier, qui avait éveillé chez elle les sentiments les plus récents

et de loin les plus forts, était restée froide envers elle, et ne lui avait jamais accordé de plus haute faveur que celle de lui permettre de lui baiser la main » (*die Hand küssen*).²⁶

Pourquoi dans ce texte Freud se fait-il sexologue demandant même à Sidonie quels rapports sexuels elle a pu avoir avec la baronne Puttkamer, alors même que Freud n'a eu de cesse de vouloir arracher le sexuel des sexologues en mettant en perspective la sexualité élargie, détachée des organes génitaux ? En effet dans sa préface de 1920 aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité*²⁷, c'est-à-dire au même moment où Freud rédige le cas de la jeune homosexuelle, il écrit : « Pour ce qui concerne l'extension du concept de sexualité nécessité par l'analyse des enfants et de ce qu'on appelle les pervers, qu'il nous soit permis de rappeler à tous ceux qui de leur hauteur, jettent un regard dédaigneux sur la psychanalyse, combien la sexualité élargie de la psychanalyse se rapproche de l'*Eros* du divin Platon »²⁸. Quand Freud demande « jusqu'où la jeune fille était-elle allée dans la satisfaction de sa passion » avec sa « dame », il sexologise la psychanalyse, en somme, il la désérotise.

Si Freud avait prêté l'oreille à Sidonie et non à « la jeune homosexuelle », elle aurait pu lui dire sa position de « lesbienne dans le siècle », telles que Walter Benjamin parlait des lesbiennes de Baudelaire comme « héroïne de la modernité »²⁹ : une femme qui aime les femmes, avec ou sans sexe. Ce qui fait trembler, aimer, rêver Sidonie, c'est son désir pour les femmes.

Eros par Eros, l'amour par l'amour : la cure d'amour

Il y a donc au moins deux leçons que donne la jeune homosexuelle à Freud (sans le vouloir, ni même le savoir) : une leçon d'amour et une leçon d'ironie et sans doute les deux leçons se rejoignent-elles. La sexualité dont parle la psychanalyse est une érotologie selon le terme que Lacan utilise dans le séminaire *L'angoisse* : « je ne vous développe pas une *psycho-logie*, un discours sur une réalité irréalité qu'on appelle la psyché, mais sur une praxis qui mérite un nom, *érotologie* »³⁰. Freud se heurte à sa propre théorisation lorsqu'il veut comprendre l'homosexualité féminine et lui trouver une psychogenèse, il ne va pas y arriver avec Sidonie, parce que la question, précisément n'est pas là, si on veut interroger la question érotique par la psychanalyse, en tant que la psychanalyse est une praxis, pour reprendre le terme de Lacan, une praxis qui a pour nom érotologie, il ne s'agit pas de savoir si la sexualité est homo ou hétéro ou féminine ou masculine. « La psychanalyse ne se

situera comme érotologie qu'en se départissant de la partition homme femme »³¹. L'amour n'a pas de genre. Ça tombe dessus, ça surgit (c'est l'*Einfall* freudien, qui fait partie de la règle fondamentale de l'analyse).

Il me semble d'autant plus important aujourd'hui de rappeler ceci, qui peut paraître évident, à l'heure où les études sur le genre sont menacées à la fois politiquement et dans les institutions universitaires. La psychanalyse comme érotologie, c'est la praxis du trouble dans le genre. Lorsque Gayle Rubin écrit : « la psychanalyse est une théorie du genre »³², n'est-ce pas aussi à cela qu'elle fait allusion ? La main du baisemain n'a pas de genre. Le baisemain est indifférent sexuel. Il est soin, souci, amour.

En Grèce ancienne, érôs est l'élan amoureux dont la personne affectée est victime. C'est un élan qui ne dit pas son objet mais qui dit quelque chose de l'état du sujet, et de son mouvement³³. À Rome, dans la poésie élégiaque (notamment chez Ovide, Properce et Tibulle), l'amour est désigné par le terme de *cura*. Le sens premier du terme latin est « soin, souci, sollicitude », mais *cura* désigne aussi, pour les Romains, l'amour, la passion amoureuse. La *cura* est généralement adressée (la *cura* pour ... : *cura puellae*, génitif objectif, par exemple). Il faut préciser également que, dans tous les contextes latins de *cura*, il n'est pas question de traitement médical (ce n'est pas un soin à une personne malade, c'est la préoccupation, l'amour pour...³⁴). Dans le discours de désespoir amoureux que la jeune Iphis, amoureuse de son amie Ianthé, tient (Ovide, *Métamorphoses*, IX, 666-797), voici comment cet état est décrit : « Quel sort m'attend, moi qui souffre d'un amour que personne ne connaît, un amour extraordinaire (*cura prodigiosa*) et d'un nouveau genre (*novae veneris*) ? Si les dieux voulaient m'épargner, ils auraient dû m'épargner, si au contraire ils voulaient ma perte, ils m'auraient du moins donné un mal conforme à la nature (*naturale malum*) et aux usages (*de more*). Une vache ne brûle pas d'amour pour une autre vache, ni une jument pour une autre jument. Le bélier enflamme les brebis et la biche suit le cerf. C'est ainsi aussi que s'unissent les oiseaux et, parmi tous les êtres animés, pas une femelle n'est prise de désir pour une autre femelle »³⁵. Iphis se demande quelle est la force de l'amour (*cura*) qu'elle a pour la belle Ianthé, quel est cet amour extraordinaire qu'elle éprouve. Une cure par l'amour, cela veut dire l'amour par l'amour : la passion.

Freud connaissait déjà les braises de cet amour, cet élan érotique qui est le vecteur même de la cure. Il en fait état à Jung en 1909, en pleine tourmente Sabine Spielrein : « Tu es avec le diable et tu veux craindre les flammes », lui écrit-il, et « ce sont les risques du métier,

pour lesquels nous n'abandonnerons certainement pas le métier »³⁶ écrit-il le 9 mars 1909.

Sidonie donne une autre leçon à Freud : aimer revient à ne pas savoir ce qui se passe, revient à se laisser emporter par le mouvement d'*éros*. Comme l'écrit David Halperin dans son essai sur l'amour et l'ironie chez Platon³⁷ : « Ce n'est pas un hasard si Platon, le premier dans l'histoire occidentale à élaborer une théorie du désir érotique, soit aussi à l'origine de notre concept d'ironie. L'ironie platonicienne, sur son versant le mieux connu, a trait au savoir, non à l'érotique : c'est l'ironie socratique, l'attitude d'ignorance adoptée par Socrate qui, paradoxalement, lui permet de contester les prétentions de quiconque au savoir. « Ironie » est un mot grec, et dans l'Athènes de Platon, il signifiait "moquerie" en un sens qu'il a encore aujourd'hui en français [...]. En prétendant que la seule chose qu'il sache c'est de ne rien savoir, le Socrate de Platon affirme et nie à la fois qu'il possède le savoir, et cette attitude ironique lui permet de montrer une authentique admiration pour les compétences des autres, même lorsqu'il entreprend de les démolir. En laissant entendre autre chose que ce qu'il dit, en refusant de succomber au scepticisme ou à la crédulité, le Socrate de Platon est un ironiste au sens moderne »³⁸.

Sidonie se fait Socrate avec Freud. Sidonie se moque des prétentions au savoir de Freud. « Les ironies de l'amour sont nombreuses, écrit Halperin, Mais elles se ramènent toutes à un seul paradoxe : l'objet de l'amour n'est pas ce que tu crois »³⁹.

Sidonie donne à Freud une leçon d'ironie, une leçon d'amour. « L'analyse se déroula pour ainsi dire sans le moindre indice de résistance, écrit Freud : l'analysée était très coopérante du point de vue intellectuel, mais sans se départir de sa tranquillité d'âme. Un jour que je lui expliquais un point de théorie particulièrement important et qui la concernait de près, elle me fit cette répartie sur un ton inimitable : "*ah, mais c'est très intéressant !*", telle une dame du monde que l'on promène dans un musée et qui considère avec son face-à-main des objets qui lui sont parfaitement indifférents »⁴⁰.

Face au Professeur Freud qui lui « explique un point de théorie particulièrement important » (pour lui !), Sidonie ne cède pas aux illusions d'une parole considérée comme disant le vrai sur sa vie sexuelle. Elle laisse le vieux Professeur à sa théorie et à son ignorance des choses de l'amour. Comme l'écrivait Lacan : « C'est ainsi que le sujet peut vaticiner sur son histoire sous l'effet d'une quelconque de ces drogues qui endorment la conscience et qui ont reçu de notre temps le nom de « sérums de vérité », où la sûreté dans le contresens trahit l'ironie propre du langage. Mais la retransmission même de son discours enregistré,

fût-elle faite par la bouche de son médecin, ne peut, de lui parvenir sous cette forme aliénée, avoir les mêmes effets que l'interlocution psychanalytique »⁴¹.

Se brûler aux flammes de l'amour dans le transfert tout en préservant une distance ironique, telle est sans doute ce que Sidonie dit à Freud à la fois par son geste de baisemain et par sa petite phrase "*ah, mais c'est très intéressant !*". Freud ne saisit pas ce que l'ironie de Sidonie permet comme permutations et changements de positions subjectives. Se refusant au baisemain, sourd au trait moqueur concernant ses explications, Freud est à cet instant de l'analyse inapte à l'amour. Comme l'écrit Vladimir Granoff : « La disposition au transfert est une forme, énoncée théoriquement, de l'aptitude à l'amour et l'aptitude à l'amour est l'aptitude à l'immaturité. Dans notre désir de devenir grands, la préservation de l'immaturité est la préservation du plus précieux, d'une sorte d'enfance. Et l'amour est toujours lié à une aptitude à un non-savoir ou à une possible dérobade par rapport à lui »⁴². Ce que Sidonie propose à Freud c'est non pas son homosexualité comme cas, elle s'y dérobe, il veut savoir quelque chose d'un cas d'homosexuelle, elle se moque de lui, ironise, lui raconte des histoires. Il lui signifie d'ailleurs qu'elle lui raconte des mensonges. Elle refuse d'être un cas de discours sur l'homosexualité féminine.

Désorienté par le trait ironique de Sidonie, Freud justifie les raisons pour lesquelles il met fin à l'analyse avec « la jeune homosexuelle » : « Chez notre jeune fille, écrit-il, ce n'était pas le doute, mais le facteur affectif de la vengeance dirigée contre le père, qui causait sa fraîche réserve [...]. En réalité elle transféra sur moi le radical refus de l'homme par lequel elle était dominée depuis que son père l'avait déçue [...]. Je mis donc un terme à l'analyse aussitôt que je pris connaissance de la position de la jeune fille vis-à-vis de son père, et donnai le conseil de faire poursuivre la tentative analytique, si on lui accordait de la valeur par une femme médecin »⁴³.

Si la psychanalyse arrivait à faire oublier à celui qui se jette dans ses bras, sa sexualité, sa race, son genre, son identité, ne lui laissant que la pure forme du mouvement érotique, peut-être alors serait-elle une érotologie dont parle Lacan, une mise en mouvement qui permet l'oubli de toute identité, de tout savoir. Or la psychanalyse comme surmoi ou le surmoi de la psychanalyse n'est pas oublieuse, elle rappelle à celui qui s'y abandonne ses coordonnées identitaires, le renvoyant à des normes sexuelles et sociales. Elle devient une pratique rattrapée par le sérieux de son savoir. Alors, pour échapper au risque d'un savoir sérieux de la psychanalyse, d'un savoir qui ne sait rien de l'ironie et de l'amour, il s'agit de la réinventer sans cesse comme l'écrit Lacan : « Tel que

maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse »⁴⁴.

NOTES

1. Maurice Blanchot cité par Shoshana Felman, (1978), « Henry James, folie et interprétation », *La Folie et la chose littéraire*, Paris, Ed. du Seuil, pp. 239-343 et 330. « Le discours de maîtrise, de pouvoir totalitaire tente d'exclure, c'est la menace même de la rhétorique – de la sexualité comme division et comme fuite de sens, comme contradiction et comme ambivalence –, la menace même, en d'autres termes, de l'immaîtrise et de l'impouvoir, de la castration inévitable en tant qu'elle est inhérente au langage » (p. 331)
2. Freud Sigmund, 1920, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », trad. fr. *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1973, 1992, pp. 245-270.
3. *Ibid.*, p. 245.
4. Voir notamment dans deux séminaires de Jacques Lacan : En 1957 dans le séminaire *La relation d'objet*, Lacan fait la distinction entre transfert imaginaire et transfert symbolique, lorsque Freud ne se laisse pas tromper par la jeune homosexuelle sur son récit de rêves, rêves qu'il qualifie de « mensongers et hypocrites ». (9, 16, 23 janvier 1957) Séminaire *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, pp. 95-147. Dans le séminaire de 1963, *L'angoisse* : la théorisation du passage à l'acte, (voir les séances des 16 et 23 janvier 1963). Séminaire dans lequel il invente ce qu'il considère comme sa « seule invention » : l'objet a. Séminaire *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, pp. 119-154
5. Voir Charles Melman, « Que peut nous apprendre aujourd'hui le cas de la jeune homosexuelle ? », (texte qui reprend la conclusion des journées de l'Association freudienne internationale « sur le cas de la jeune homosexuelle » des 10 et 11 mars 2001 (ce qu'elle nous apprend ? c'est que ce n'est pas une perversion mais une hystérie...), *Cliniques Méditerranéennes*, 65, 2002, pp. 69-77. Dans ce même numéro intitulé *Les homosexualités aujourd'hui : un défi pour la psychanalyse*, on trouvera également un article de Gérard Pommier « Quelques conséquences du concept de "désistement" pour baliser le champ des homosexualités », pp. 79-94 et celui de Jean Allouch, « Freud embringué dans l'homosexualité féminine », pp. 105-130, qui reprendra certaines de ses propositions, notamment concernant les erreurs de Freud devant le cas de « ladite jeune homosexuelle » dans son ouvrage *Ombre de ton chien. Discours psychanalytique, discours lesbien*, Paris, Epel, 2004. Voir aussi la monographie sur *homosexualités*, *Revue française de psychanalyse* 2003/1, Volume 67, et aussi « Féminité et homosexualité féminine : la reprise de l'amour » par Claude-Noële Pickman dans *La clinique lacanienne* 4, 2000 (*Les homosexualités*), et encore *Sex and*

- Gender*, Le bulletin lacanien 4, 2008 (avec un entretien donné par Charles Melman sur « la clinique de l'homosexualité féminine » et j'en passe. La jeune homosexuelle ne savait pas qu'elle aurait fait couler tant d'encre !
6. Jean Allouch, « Seules les monographies cliniques », conférence donnée à l'université Paris 7 le 21 janvier 2015, texte disponible sur le site de Jean Allouch : www.jeanallouch.com (rubrique Interventions).
 7. Sigmund Freud, 1920, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *art. cit.*, p. 248.
 8. *Ibid.*, p. 252.
 9. *Ibid.*, p. 254.
 10. *Ibid.*, p. 249.
 11. *Ibid.*, p. 249. Notons que Freud n'a jamais vraiment dévié de cette position concernant l'homosexualité : En avril 1935, une mère avait écrit d'Amérique du Nord à Freud pour lui demander conseil et la réponse de Freud avait été envoyée anonymement par cette femme à Alfred Kinsey, professeur d'entomologie et de zoologie, rendu célèbre pour avoir réalisé des rapports sur le comportement sexuel des humains dans les années 1950 (Alfred Kinsey, (1948) *Sexual Behavior in the Human Male* et Alfred Kinsey, (1953), *Sexual Behavior in the Human Female*, Les deux ouvrages de Kinsey ont été traduits en français sous les titres *Le Comportement sexuel de l'homme*, Paris, Pavois, 1948 et *Le Comportement sexuel de la femme* Amiot Dumont, Paris, 1954.) . Elle y avait joint ce mot : « Je vous envoie ci-joint une lettre d'un grand homme et d'un homme bon, lettre que vous pouvez conserver. De la part d'une mère reconnaissante ».
- « 9 avril 1935, Dear Mrs... Je crois comprendre d'après votre lettre que votre fils est homosexuel. J'ai été frappé du fait que vous ne mentionnez pas vous-même ce terme dans les informations que vous me donnez à son sujet. Puis-je vous demander pourquoi vous l'évitez ? L'homosexualité n'est évidemment pas un avantage, mais il n'y a là rien dont on doive avoir honte, ce n'est ni un vice, ni un avilissement et on ne saurait la qualifier de maladie ; *nous la considérons comme une variation de la fonction sexuelle*, [...]. C'est une grande injustice de persécuter l'homosexualité comme un crime – et c'est aussi une cruauté. [...]. En me demandant s'il m'est possible de vous venir en aide, vous voulez sans doute demander si je puis supprimer l'homosexualité et faire qu'une hétérosexualité la remplace. La réponse est que, d'une manière générale, nous ne pouvons promettre d'y arriver. [...]. Le résultat du traitement reste imprévisible. Ce que la psychanalyse peut faire pour votre fils se situe à un niveau différent. S'il est malheureux, névrosé, déchiré par des conflits, inhibé dans sa vie sociale, alors la psychanalyse peut lui apporter l'harmonie, la paix de l'esprit, une pleine activité qu'il demeure homosexuel ou qu'il change. » Cité par Ruth Menahem, « Désorientations sexuelles. Freud et l'homosexualité », *Revue française de psychanalyse* 2003/1, Volume 67, pp. 11-25. p. 21. On peut lire aussi dans « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *art. cit.*, p. 270 : « La psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité. Elle doit se contenter de dévoiler les mécanismes psychiques qui ont conduit à la décision dans le choix d'objet, et de suivre les voies qui conduisent de ces mécanismes aux montages pulsionnels ».
12. Jacques Lacan, 1957, *Le séminaire IV, La relation d'objet*, *op. cit.*, séance du 9 janvier 1957, pp. 95-110.

13. Dans le séminaire IV *La relation d'objet*, Lacan fait la distinction entre transfert imaginaire et transfert symbolique, lorsque Freud ne se laisse pas tromper par la jeune homosexuelle sur son récit de rêves, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 135. Voir les commentaires de Jean Allouch dans *Ombre de ton chien. Discours psychanalytique, discours lesbien*, op. cit., pp. 35 et sq.
14. Voir notamment l'article de Charles Melman, « Que peut nous apprendre aujourd'hui le cas de la jeune homosexuelle ? » art. cit. Sur la déconstruction et l'historicisation de l'émergence nosographique de perversion, voir la thèse de doctorat de psychanalyse de Stelios Sardelas soutenue le 4 septembre 2012 à l'école doctorale de l'université Paris 7 Diderot : *Un éclat peuplé de sens. L'éclatement de « la » perversion comme paradigme unitaire*. Elle est consultable à la bibliothèque des thèses de l'université Paris 7 Diderot.
15. « Disons hétérosexuel par définition, ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre. Ce sera plus clair » (« *L'étourdit* », 1973, le texte est téléchargeable sur le site de l'ELP : <http://www.ecole-lacanianne.net>). Merci à Jean Allouch de m'avoir indiqué la référence.
16. Sandra Boehringer *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Belles Lettres, 2007. Voir aussi la réédition par les cahiers GKC de l'ouvrage de 1928 de Ruth Margarete Roellig, *Les lesbiennes de Berlin*, préfacé par Magnus Hirschfeld, qui écrit : « Au travers du présent opuscule, nous allons essayer de familiariser le public avec l'existence de femmes qui ne sont portées que sur leur propre sexes : les uraniennes, tribades ou lesbiennes, peu importe dont la manière dont on nomme ces femmes homosexuelles », Paris, GayKitschCamp, 2001.
17. Extrait d'un entretien sonore diffusé lors de la journée organisée par le CRPMS le 23 Novembre 2013 à l'université Paris Diderot « Sidonie, la jeune homosexuelle de Freud, une psychanalyse après l'œdipe ». Cet entretien se déroule entre Gretl (Sidonie) et Ines Rieder et Diana Voigt. Nous devons la traduction de l'allemand à Jean-Marie Adam et nous l'en remercions : « Quand je réfléchis, Freud ne pouvait pas être complètement idiot. Et comme il n'était pas idiot, il a dû savoir et reconnaître que dans l'innocence de mes dix-neuf ans j'étais comme une enfant de cinq ans. Je le suis restée longtemps. Complètement innocente. Est-ce que l'on dit de telles choses à une enfant totalement innocente ? Que peut-être dans mon subconscient j'aurais souhaité avoir avec mon père l'enfant que ma mère a eu quand j'avais dix-sept ans. Un homme ne peut pas inventer quelque chose de plus ordurier. Et il a eu le culot de dire ça à une jeune fille de dix-neuf ans dont il devait savoir qu'elle était complètement innocente ».
18. « L'érotique analytique, l'expérience de l'analyse en tant qu'expérience érotique, que modification d'éros par éros » écrit Jean Allouch, in, « Freud embringué dans l'homosexualité féminine », art. cit., p. 106.
19. Ines Rieder, Diana Voigt, *Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, trad. fr. Paris, EPEL, 2003.
20. Sigmund Freud, 1905, *Dora, Fragment d'une analyse d'hystérie*, trad.. fr. Paris, Petite bibliothèque, 2010.
21. Sigmund Freud, 1920, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », art. cit., p. 255.
22. *Ibid.*, p. 251.

23. Jean Allouch, *la psychanalyse une érotologie de passage*, Paris, EPEL, Cahiers de l'Unebévue, 1998, *Ombre de ton chien. Discours psychanalytique, discours lesbien*, op. cit., et *L'amour Lacan*, Paris, EPEL, 2009.
24. Ines Rieder, Diana Voigt, *Sidonie Csillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, op. cit., p. 47.
25. Sigmund Freud, 1920, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », art. cit., p. 259.
26. *Ibid.*, p. 251.
27. Sigmund Freud, 1905, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1968.
28. Il s'agit ici d'une référence implicite au discours d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon 192a-195b. Je renvoie au sujet du « mythe » de l'androgynie à l'article de Sandra Boehringer, « Un autre genre d'amour ? De quelques mouvements du désir dans la poésie grecque et romaine », *Champ Psy* n°58, *Ce que le genre fait à la psychanalyse*, 2010, pp. 83-105 ainsi que Sandra Boehringer, « La sexualité a-t-elle un passé ? De l'éros grec à la sexualité contemporaine : questions modernes au monde antique », *Recherches en Psychanalyse [En ligne]* 10, 2010.
29. Walter Benjamin, 1938, *Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1982. Il écrit à propos de Baudelaire : « La Grèce lui donne l'image de l'héroïne qui lui paraissait capable et digne d'être transposée dans la modernité. Les images féminines d'un des plus célèbres poèmes des *Fleurs du mal* portent des noms grecs – Delphine et Hippolyte. Ce poème est consacré à l'amour saphique. La lesbienne est l'héroïne de la modernité », p. 130.
30. Jacques Lacan, *Séminaire X L'angoisse*, op. cit., 14 novembre 1962, p. 24. Pour les occurrences du terme d'érotisme et d'érotologie ainsi que pour les commentaires de cette séance de séminaire, je renvoie à l'ouvrage de Jean Allouch, *La psychanalyse une érotologie de passage*, op. cit.
31. Jean Allouch, *La psychanalyse une érotologie de passage*, op. cit., p. 69.
32. Gayle Rubin, *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe*, trad. franc., Paris, EPEL, 2010, p. 68.
33. Voir par exemple Sappho, fr. 144 : « Éros a malmené mon cœur comme le vent dans les montagnes s'abat sur les chênes », le célèbre fr. 31 qui décrit l'impact multiple et paradoxal d'éros sur le corps de la personne amoureuse (sur ces effets, voir Claude Calame, *L'Eros en Grèce ancienne*, Paris, Belin, 1996, pp. 25-49) ou encore le papyrus de Sappho, découvert récemment : la poétesse s'adresse à la déesse Aphrodite et lui demande « Quelle est ton intention / à m'agiter et à me déchirer follement / par le désir qui rompt les genoux ? » (P. Sapph. Obbink 24-26). Sur ce poème, voir Sandra Boehringer et Claude Calame « Sappho et Cypris : "maintenant, encore" » dans Bieri A. et Lardinois A., *The Newest Sappho*, à paraître.
34. Alain Rey précise que le sens amoureux du terme de *cure* persiste jusqu'au XVIe, et prend sa signification de cure thermal, donc de traitement, qu'au XIXe (REY Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, 3 vol., 3e éd., Le Robert, 2006, s. v.).
35. Pour une lecture et une interprétation de ce passage en contexte antique, voir Boehringer Sandra, *L'homosexualité féminine... op. cit.* pp. 232-260.
36. Lettre de Freud à Jung du 9 mars 1909, *Correspondance S. Freud-C. G. Jung*, t. 1, Paris, Gallimard, 1975, pp. 285-288. Peut-être retient-il cette leçon lorsqu'il dit, bien des années plus tard, en 1933 à la poétesse Hilda

Doolittle : « L'ennui, c'est – je suis un vieil homme – que vous ne pensez pas que ça vaille la peine de m'aimer », Hilda Doolittle, 1956, *Pour l'amour de Freud*, trad. fr., Paris, Des femmes Antoinette Fouque, 2010, p. 59.

37. David Halperin, *Amour et ironie. Six remarques sur l'éros platonicien*, trad.. fr de Isabelle Châtelet, Paris, Cahier de l'Unebêvue, 2005,
38. *Ibid.*, pp. 21-22, Halperin de rajouter : « Peut-être que l'ironie de l'éros platonicien est moins démonstrative que l'ignorance socratique. Il n'en est pas moins paradoxal. Le désir sexuel en jeu ne trouve pas la satisfaction sexuelle. L'éros platonicien donne lieu à des histoires d'amour ardentes où il ne s'agit pas d'aimer la personne. L'attirance érotique n'est pas physique, elle est métaphysique... », pp. 22-23.
39. *Ibid.*, p. 23.
40. Sigmund Freud, 1920, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *art. cit.*, p. 262. Voir aussi les remarques de Lacan *Séminaire La relation d'objet*, *op. cit.* p. 106, notamment son commentaire sur « comme c'est joli ! ».
41. Jacques Lacan, 1953, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Éd. du Seuil, 1966, pp. 237-323, p. 258.
42. Vladimir Granoff, *Lacan, Ferenczi et Freud*, Paris, Gallimard, coll. Connaissance de l'inconscient, 2001, p. 144. Granoff ajoute « Lacan a-t-il vraiment écrit "l'école de mes élèves, ceux qui m'aiment encore"? J'ai entendu certains dire : "Lacan n'a pas pu dire ça". Les analystes lacaniens ont pu accepter cela et dire: "oui on l'aime, et c'est cela qui nous unit". Ça a été certainement une expérience décisive, voire définitive, ça l'a assurément été pour moi. En ce sens, je crois qu'ils ont, pour quelque chose qui a un certain rapport à l'homosexualité, c'est bête, une avance que les analystes de l'IPA ne rattraperont jamais. », p. 72.
43. Sigmund Freud, 1920, « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *art. cit.*, p. 263.
44. Jacques Lacan, 9e congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission », *Lettres de l'École*, 1979, n° 25, vol. II, pp. 219-220.